

274 LA SALLE DES PAS PERDUS.

d'un fleuve où les alluvions se déversent. Une direction pareille convient seule à une société en progrès.

— Vienne donc le règne des savants après le règne des avocats !

CHARLES REYBAUD.



LA NOUVELLE
CHRONIQUE DE SAINT-SÉVERIN.



J'avais pourtant, ô mon église, secoué contre votre portail la poussière de mes pieds. Honteux de la plébéienne destinée de leur patron, vos prêtres avaient introduit par surprise un autre Séverin dans le sanctuaire, et peu à peu ils avaient étendu sur le tombeau du pauvre moine le riche manteau de l'abbé. Seul, j'étais demeuré

fidèle à la légitimité exilée de Séverin-le-Solitaire.

J'avais donc repris derrière la porte mon bâton de pèlerin, moi, l'humble chroniqueur des paisibles révolutions de cette église, et j'emportais avec moi la légende oubliée des miracles du bienheureux, comme autrefois les clercs emportèrent ses reliques à Notre-Dame, pour les dérober aux barbares. Chemin faisant, je rebâtissais en idée, telle que l'ont vue nos pères, cette rue Saint-Jacques que je laissais déroulant derrière moi sa spirale immense, cité vivante élevée sur une cité morte, monde bruyant dont l'histoire, comme toute histoire de l'homme, aboutit à des catacombes. J'arrivai ainsi au pont Notre-Dame, qui a remplacé le Petit-Pont d'autrefois. En face de ce pont, je me mis à reconstruire pierre à pierre le Petit-Châtelet du moyen âge. Mais je ne sais quelle mystérieuse inquiétude ramenait sans cesse mes yeux en arrière vers ce Saint-Séverin dont l'histoire demeurerait inachevée. Sans cesse je me retournais, m'arrêtant immobile à contempler au-dessus des maisons voisines ce que leurs cinq étages me laissaient voir encore de la gracieuse basilique. Mon regard, pour la contempler, perçait la noire épaisseur de ces maisons jalouses. Insensiblement, je m'imaginai la voir s'animer et

grandir, et ses deux ailes s'allonger vers moi comme deux bras suppliants. Les personnages des vitraux se dessinaient peu à peu dans le brouillard du matin, et je croyais voir briller des larmes dans leurs yeux.

Je m'arrachai cependant à ce spectacle qui commençait à s'emparer de mon imagination, pour retourner au Châtelet. Mais j'étais comme un amant jaloux que le dépit semble précipiter dans une passion nouvelle, et qu'un regret involontaire enchaîne toujours à son premier culte.

Cependant le Châtelet sortait lentement de ses ruines. Il n'était à son origine qu'une tour de bois, gardienne vigilante de la cité. La première, elle jeta le cri de guerre à l'approche des Normands, et les barbares l'incendièrent, comme on égorge la sentinelle qui a donné l'alarme au camp. Relevée après l'invasion, la tour devint un châtelet, ce châtelet était une prison lorsqu'on le démolit. Son premier hôte recevait, au nom de la ville, le denier des passants et des voyageurs. Les malfaiteurs l'en délogèrent; mais avant de trouver le lourd édifice assez formidable pour le convertir en prison, Charles VI l'avait jugé assez sombre pour en faire la demeure du prévôt de Paris. Lorsqu'un marchand forain se présentait au guichet pour passer le pont, avec un singe qu'il menait vendre, il payait d'ordi-

naire quatre deniers pour le singe ; était-ce un bateleur, le singe alors payait pour le bateleur, mais il payait de sa monnaie, en sauts et en grimaces.

J'en étais là de mon voyage dans le vieux Paris, et, le Châtelet reconstruit, j'allais passer la Seine avec permission du prévôt, lorsqu'un son de cloches se fit entendre : c'était encore Saint-Séverin. Bercée dans ce bruit aérien, une voix mélancolique semblait me dire : « Où vas-tu porter ta rêverie ? Ingrat, pourquoi oublies-tu quelles heures délicieuses tu as passées dans ma nef, demandant leur âge à mes piliers, et leurs mystères à mes chapelles ? Ailleurs tu retrouveras un baptistère de saint Jean et une confrérie de saint Martin, car chaque église a son baptistère, et saint Martin est l'hôte de toutes les églises. Mais la première tu m'as aimée, et ce pieux amour de ton jeune âge, qui te le rendra ? Ah ! reviens . . . » Et la cloche prenait un accent plus doux, un son plus vibrant, une voix plus tendre ; quand cette voix acheva de se perdre, faible et gémissante, dans le bruit confus de la cité, je heurtai à la porte de Saint-Séverin.

Reprenons donc, où nous l'avons quittée, la chronique de Saint-Séverin, et, laissant les deux saints débattre leur procès devant Dieu, poursuivons l'histoire de l'église.

Saint-Séverin, comme toutes les paroisses de Paris, paya son tribut à la Ligue. Un de ses curés figure au nombre des docteurs de Sorbonne qui se prêtèrent d'abord avec le plus d'emportement aux tragiques fureurs de l'époque. Il se nommait Jean Prevost. C'était un homme à la dévotion de la sœur des Guise, la fameuse duchesse de Montpensier. On sait jusqu'où cette princesse poussa la vengeance du meurtre commis sur son frère ; ce qu'on sait moins, c'est le moyen qu'elle employa pour soulever la paroisse de Saint-Séverin contre le parti qui réclamait l'aide des Anglais. Écoutons Pierre de l'Estoile : « A l'instigation des pédants de Sorbonne et mangeurs des pauvres novices de la théologie, elle fit faire un tableau qui représentoit au vif plusieurs étranges inhumanités exercées par la reine d'Angleterre contre les bons catholiques, et ce, pour animer le peuple à la guerre contre les huguenots ; de fait, alloit ce sot peuple de Paris voir tous les jours ce tableau, et en le voyant, criait qu'il falloit exterminer tous ces méchants politiques et hérétiques. »

En vérité, lorsqu'on vient à penser que ce tableau fut placé dans le cimetière de Saint-Séverin, le 24 juin de l'année 1587, et que le 8 février de cette même année, dans une salle tendue de noir, du château de Fortheringay,

avait été mise à mort, par l'ordre de cette même Elisabeth, Marie-Stuart, reine de France et d'Écosse, on ne sait plus comment accuser la duchesse de Montpensier, et volontiers on oublie qu'à la tête des huguenots combattait Henri IV.

Quoi qu'il en soit, le tableau ne resta que treize jours à Saint-Séverin. Henri III envoya au parlement l'ordre de le faire enlever en secret. Le parlement chargea de cette expédition le conseiller Anroux, qui était en même temps marguillier de la paroisse.

Vint la journée des Barricades. Quoique le résultat de cette journée ait été nul en apparence, il en resta néanmoins aux Ligueurs un sentiment exalté de leur force. Ils s'emparèrent du tableau, et cette fois ne se contentèrent plus de l'exposer à Saint-Séverin, ils le portèrent à Notre-Dame.

« Paris vaut bien une messe, » disait Henri IV, la veille du jour où il signa le traité qui lui livrait Paris et la couronne. Toutefois, il ne se sentit pas assez sûr de la sincérité de sa conversion, pour aller entendre cette messe en face d'un tableau où ses ennemis pouvaient lire de pareils enseignements, et le tableau disparut. La duchesse de Montpensier, qui l'avait imaginé, étant venue saluer Henri IV, le soir même de son entrée dans Paris, « le roi, dit Sully, lui fit aussi

bonne chère et l'entretint aussi doucement et familièrement que si elle ne se fust jamais meslée que de dire son chapellet. » Rien ne nous dit que la sœur des Guise ait gardé rancune au Béarnais, et se soit souvenue, dans sa retraite, de ces ciseaux d'or qu'elle portait jadis à sa ceinture pour *bailler* sa troisième couronne au Valois.

Jean Prévost, le curé de Saint-Séverin, qui s'était montré si docile aux volontés de madame de Montpensier, ne servit pas jusqu'au bout les fureurs de cette princesse. Dans les temps de révolution, le courage politique manque souvent aux hommes modérés; mais la fatigue et le besoin de repos, qui leur en tiennent lieu, les rallient bientôt, sinon dans une résolution, du moins dans une espérance commune, et un parti se trouve formé sans que la masse de ceux qui le composent y ait songé. Pendant la Ligue, on nommait ces gens-là les *Politiques*, comme plus tard on les a nommés les *Modérés*. Le curé de Saint-Séverin était entré si chaudement dans ce parti, qu'on ne l'appelait plus que le *Politique*, comme celui de Saint-Sulpice, le *Ministre*, comme celui de Saint-Eustache, le *Pape des Halles*. Sa modération faillit lui coûter cher, et voici à quelle occasion :

C'était au mois d'août 1590; Henri IV était

aux portes de la ville, et la faim était entrée dans les maisons. Les placards injurieux que les habitants lisaient chaque matin sur leurs murailles leur firent trouver d'abord quelque force dans leur amour-propre offensé. Mais bientôt, les bourgeois craignant de se voir réduits au pain de madame de Montpensier (on appelait ainsi celui qu'on faisait avec des os), se portèrent en armes au Palais-de-Justice, et demandèrent à grands cris la paix et du pain. Les Seize, au lieu de l'un et de l'autre, leur envoyèrent des coups d'arquebuse. Dans la mêlée qui s'ensuivit, un des capitaines qui tenaient pour les Seize, ayant été tué, les siens s'emportèrent à de violents excès, « et eus-ton bien de la peine, dit l'Estoile, de les retenir de mettre les mains bien avant au sang. » Les exécutions juridiques suivirent le combat; plusieurs furent pendus, beaucoup ne se rachetèrent qu'à prix d'or.

Ce fut dans cette *journée du Pain*, comme la nomment énergiquement les mémoires de l'époque, que la populace se saisit du curé de Saint-Séverin. Sénault, un des Seize, l'arracha aux mains de ses ennemis; mais en le reconduisant jusques en sa maison, il lui fit bien promettre de revenir au parti de la Ligue. On peut douter que le spectacle de cette journée ait fortement ébranlé la conviction nouvelle de Jean Prévost.

Je croirais plus volontiers que plus d'une fois, avant d'arriver à sa maison, il jeta furtivement les yeux vers la porte de la ville qui menait au camp de Henri IV.

Ce qui me le ferait croire, c'est que les Seize ayant résolu la mort du président Brisson, Jean Prévost s'en alla trouver en toute hâte le président, son ami, pour l'avertir de ce qui se tramait contre lui et ses confrères au parlement; « car autrement, ajouta-t-il, je n'eusse scieu dormir la nuit à mon aise. » La réponse du président fut digne et calme; les paroles du curé de Saint-Séverin étaient celles d'un homme qui avait long-temps vécu parmi les Seize: il y avait au fond de la tristesse et de l'épouvante.

— « Je congnois les Seize, » dit Brisson.

— « Je les pense aussi congnoistre quelque peu, » répliqua Jean Prévost, avec un grand soupir qui accusait bien des remords; « ce sont mauvaises bestes quand on ne leur montre pas les dents. »

— « Vous dites vrai de cela; et, pour mon regard, je sçai qu'ils m'en veulent, et n'en suis que trop averti; mais avant que commencer ceste besongne, ils y penseront à deux fois: car ce n'est pas chose qui s'exécute ainsi, ni qui se jette en moule; on ne meine pas ainsi tous les ans une cour prisonnière. »

Le président persista dans son dédain généreux. Cela se passait un jeudi, et le samedi d'après, un peu avant le jour, trois misérables s'acheminaient vers la Grève, portant trois cadavres détachés du gibet: c'étaient les restes de Brisson et de deux conseillers. Celui qui les avait jugés marchait en avant, portant une lanterne en sa main, « de laquelle il esclairait les porteurs. »

Jean Prévost mourut le 23 juin de l'année suivante. A ses funérailles assistèrent messieurs de la faculté de théologie, dont il était membre, et aussi messieurs de la cour du parlement, sans doute pour faire honneur à un homme qui, autant qu'il avait été en lui, avait sauvé leur président.

La duchesse de Montpensier mourut quatre ans après, par une nuit de tempête.

Ce n'est pas la seule princesse de ce nom que nous présentent les fastes de Saint-Séverin; une autre encore y figure, la fille de Gaston d'Orléans, cette célèbre mademoiselle de Montpensier, qui aimait assez madame de Sévigné pour pleurer devant elle, après la rupture de son mariage. La première fois qu'elle apparaît dans l'histoire, c'est pour tirer de la Bastille, sur l'armée du roi, ce coup de canon qui tua son mari, selon le mot spirituel de Mazarin. Vers la fin de

sa vie, les souvenirs amers de son aventureuse destinée, et de l'odieuse ingratitude de Lauzun, ce cadet de Gascogne, cousin de Louis XIV, lui rendirent plus chère la solitude du Luxembourg. Elle y écrivait ses mémoires. Mécontente de Saint-Sulpice, sa paroisse, elle obtint de l'archevêque de Paris la permission d'en choisir une autre. La porte d'entrée de son palais donnait sur la rue de Tournon; il lui suffit de condamner cette porte et d'en ouvrir une nouvelle, rue d'Enfer, sur le territoire de Saint-Séverin.

Cette paroisse ne tarda pas à s'apercevoir du glorieux patronage qui lui était venu. Mademoiselle de Montpensier enrichit le maître-autel de cette charmante coupole en marbre qui l'enveloppe si gracieusement de ses huit colonnes de bronze. Lebrun en traça le dessin, et Tubi l'exécuta.

Ce n'est pas là l'unique ornement que l'art ait eu à revendiquer dans l'église de Saint-Séverin. Au-dessus de ce même autel, on venait admirer la cène de Philippe de Champagne, et, dans l'une des chapelles, une sainte Geneviève du même artiste. Cette image de l'antique patronne de Paris était là comme un de ces pieux souvenirs d'hospitalité qui passaient d'une génération à l'autre dans les familles de la Grèce. Nous avons dit quelle intime alliance existait

autrefois entre Sainte-Geneviève-du-Mont et notre église.

Naples aussi a son Saint-Séverin, noble et majestueuse basilique du seizième siècle; mais celle-ci n'a pas, comme la nôtre, le merveilleux reflet des vieux âges. Le temps, en fait d'édifices religieux, est le plus grand des architectes; il répand dans les nefs les plus humbles je ne sais quelle sombre poésie que le génie seul ne saurait donner aux plus superbes. Il y a, dans l'antiquité mystérieuse des temples, quelque chose qui va bien à l'éternelle idée qui en habite le sanctuaire.

Et puis, quand vous entrez dans mon église, il semble que vous quittiez la terre, et que le monde s'arrêtant à la porte, n'ose vous suivre dans l'enceinte, tant est sublime le silence qui vous accueille. Il y a dans ce silence plus que l'absence de l'homme, il y a la présence de Dieu. Votre ame s'apaise et s'élève; rien autour d'elle ne la trouble et ne lui jette brusquement une pensée qui l'attriste. Ce petit tableau devant lequel vous vous arrêtez, et qui représente saint Pierre aux fers, n'est pas l'œuvre d'un génie sublime, mais la foi vive de l'artiste a communiqué à ses personnages une grâce de naïveté qui enchante, et la scène que reproduit le tableau se fonde heureusement dans le demi-jour

des chapelles. Allez maintenant à San-Severino de Naples, et regardez aux voûtes du chœur; ces fresques sont admirables sans doute, mais gardez-vous bien de demander le nom du peintre; ce fut Bélisaire Corenzio. Ce nom laisse-t-il à votre enthousiasme sa primitive naïveté? Je suis bien trompé, ou votre regard semble craindre maintenant de rencontrer derrière chacune de ces figures la sombre physionomie de l'artiste. En France, l'amour de l'art est une noble et indolente passion qui ressemblerait à toutes les passions du jeune âge, si elle n'était plus durable et si elle ne puisait dans la jouissance une énergie nouvelle. Mais en Italie c'est souvent une passion terrible: elle a ses Othello qui étouffent leurs modèles, et ses Oreste qui poignent leurs rivaux Corenzio, je crois, empoisonnait les siens. Mais, par un retour éclatant de la justice divine, il tacha de son propre sang l'œuvre jalouse de ses mains, et se tua comme il achevait ces fresques de San-Severino.

L'art à Saint-Séverin n'a pas cette tragique physionomie, et s'il ne demande aux hommes qu'une humble place dans leur admiration, du moins n'ôte-t-il rien au temple de son harmonieuse et pacifique unité.

Mais je ne sais pourquoi je dis encore Saint-Séverin. A l'époque du dix-septième siècle où